





## «LES FILLES D'OLFA» : L'ART DE MONTRER SANS DÉMONTRER

**L**es filles d'Olfa sont quatre, les deux aînées qui sont parties au djihad, qu'on ne voit pas ou à peine, et les deux cadettes qui – avec leur mère – illuminent l'écran. Leur mère a perdu sa bataille pour sauver les premières, victimes consentantes de ce retour au moyen-âge que la «révolution du jasmin» a charrié dans ses bagages. En attendant leur libération, elle fait tout pour ne pas perdre les deux filles qui lui restent.

Ces deux générations de femmes portent en elles toutes les contradictions de la Tunisie contemporaine, telles qu'elles ont été révélées par cette révolution ambivalente. Les aînées ont suivi leurs maris dans leur «guerre sainte» pour l'Islam, une guerre qui n'a toutefois tué que des musulmans, tout en tentant de réduire les musulmanes au rang de supplétives, sinon d'esclaves du sexe.

Olfa, quant à elle, est née avec le Code du Statut Personnel, cette loi qui fut la deuxième de la Tunisie indépendante, une Tunisie qui n'a pas attendu de devenir République pour donner des droits à ses femmes. Parce que, disait Bourguiba à ceux de ses compagnons qui le mettaient en garde, qui lui rappelaient d'autres urgences prétendument plus prioritaires, «parce ce qu'on ne peut pas construire une nation en tournant le dos à la moitié de sa population».



Par Mohamed JAOUA (1)



Les Filles d'Olfa @ TANIT FILMS

### L'histoire comme si on y était

Olfa est le produit de cette Tunisie-là, c'est une battante qui ne s'est laissée dominer par aucun homme, qui a élevé ses filles toute seule, qui les a défendues jusque dans leur révolte contre elle-même et ce qu'elle représente, contre ce en quoi elle croit. La liberté n'est pas une théorie pour elle, et l'égalité des genres non plus. Elle les vit au quotidien, elle les incarne dans ce qu'elle est, dans tout ce qu'elle fait, même si elle continue à porter les stigmates culturels de siècles de domination masculine.

Après avoir été un moment subjuguées par l'engagement et l'exemple héroïque donné par leurs aînées, les cadettes s'en sont détournées, car elles voulaient vivre leur jeunesse, être belles, sortir, plaire... Elles voulaient aussi, elles le veulent toujours quoique d'une autre manière, se libérer de l'emprise de cette mère protectrice qu'elles aiment pourtant, de cette mère possessive à l'excès, mais quelle mère ne le serait pas après avoir perdu deux de ses filles ? Elles, elles ont les aspirations des filles de leur âge dans une société moderne, tout en faisant face aux plus grandes difficultés pour les réaliser du fait de leur condition sociale.

«Les filles d'Olfa» est une œuvre documentaire qui, en scrutant avec attention cette famille, en s'attardant sur les détails les plus triviaux de leur existence, nous décrit par petites touches la société et le pays où elles vivent. Elle nous éclaire sur les raisons profondes qui ont fait que le salafisme, qui y avait pourtant fait des ravages au lendemain de la révolution, avec le soutien des

gouvernants d'alors qui en constituaient l'avant-garde et les exécuteurs des basses œuvres, a finalement échoué en Tunisie. Alors qu'il a combattu sur tous les fronts et sous toutes les bannières, d'Al Qaeda à Daech, qu'il a conquis de vastes territoires pourtant défendus par des armées autrement plus puissantes que la tunisienne. L'une de ces raisons, et non des moindres, c'est sans doute que les semblables d'Olfa sont légion en Tunisie, mais c'est aussi qu'un retour aux «siècles bénis» s'y serait immédiatement heurté à l'impossible. Parce qu'aucune famille tunisienne ne peut se passer du revenu de la mère, parce que 60% des étudiants tunisiens sont des étudiantes, parce les femmes constituent les deux tiers des diplômés universitaires de Tunisie, parce qu'elles sont plus de la moitié de ses médecins et enseignants, parce qu'enfin les femmes «islamistes» elles-mêmes ne sont pas prêtes à se dépouiller des acquis du modernisme, qu'elles décrient et combattent pourtant, mais davantage en tant qu'idée que comme façon d'être et comme mode d'organisation de la société.

Kaouthar Ben Hania nous donne à découvrir tout cela, sans autre discours que les dialogues entre la mère et ses filles. Elle démonte et donne à voir les fils qui ont tissé cette défaite de l'islam politique en Tunisie. Sans qu'on s'y méprenne pourtant, car il ne s'agissait pas d'une défaite idéologique ou politique. Loin de là, bien que cette dernière ait fini par arriver en 2014, avant de s'éloigner à nouveau. Car la renaissance conjoncturelle des oppositions «modernistes», qui avaient touché le fond en 2011, certaines d'entre

elles ayant rallié le camp adverse pour former la troïka, ne survécurent pas à leur fédérateur Béji Caïed Essebsi... ah l'âge du capitaine !

En revanche, l'islam politique y a bien connu une défaite « sociale ». Plus profonde, plus durable, infligée par un pays dont la « salafisation » eût été un luxe, un luxe que seuls peuvent s'offrir les pays dont les revenus ne sont pas issus de leur travail, et qui peuvent donc sans dommage se passer de la moitié de leur population. Se défaire des conditions dans lesquelles plusieurs générations de tunisiens ont vécu depuis 1956, et parfois même avant, eût donc exigé bien plus qu'une « révolution », bien plus qu'une volonté politique. Quand bien même celle-ci eût été majoritaire, ce qui n'a pas non plus été le cas.

Cette dynamique, et les contradictions qui en sont le moteur, sont révélées en filigrane, en toile de fond et néanmoins sujet principal de ce mi documentaire, mi fiction. Olfa ne se bat pas contre l'idéologie du courant qui a emporté ses filles, elle adhère même à nombre de ses valeurs conservatrices, mais elle n'a pas d'autre choix que de vivre debout, de vivre à la manière des hommes, et souvent de leur résister aussi pour maintenir sa famille à flot. Ce faisant, elle combat ce courant d'une manière bien plus forte, bien plus effective, qu'en lui portant la contradiction. Olfa est l'incarnation de cette société tunisienne résiliente, droite dans ses bottes – certes imparfaites – de modernité, d'une modernité vécue et non théorisée, d'une modernité qui imprègne toutes les couches, tous les pores. Et ce qu'a montré l'histoire récente du pays, ce que donne à voir ce film, c'est que le modèle tunisien,

profondément ancré dans la société, est capable de digérer jusqu'à sa propre antithèse en vue, sinon de la plier à sa logique, du moins de la contraindre à vivre avec lui.

### Le mentir-vrai, au risque du vrai-mentir

Curieusement, et alors même qu'il est porté par la grande Hind Sabri, c'est le volet fiction de cet objet hybride qui apparaît comme le moins convaincant. Sans doute parce qu'il est le moins utile : en présence du personnage à incarner, le discours sur l'interprétation, celui sur la nécessité brechtienne de la distanciation, tombe en effet à plat. Et d'autant plus à plat que l'original est dans ce cas beaucoup plus crédible, rendant par essence fausse toute interprétation.

Kaouther Ben Hania a choisi ce mariage de la carpe et du lapin pour traiter les scènes les plus difficiles, celles du rapport d'Olfa et de ses filles à un mari/père absent, drogué, violent et violeur. Et plus généralement pour traiter de leur rapport aux hommes, symboliquement interprétés par un unique acteur. Mais elle a ainsi mis en évidence, par la présence et la parole d'Olfa et de ses filles, que le procédé est contre-productif, et qu'il l'est surtout pour le travail des acteurs eux-mêmes, qui sont là comme des pièces rapportées. Car comme la narration, l'interprétation est par essence – selon le mot d'Aragon – un « mentir-vrai », un travestissement du réel au service de la fiction, un mensonge qui vampirise la vérité pour la transcender et ainsi mieux la dévoiler. En présence et sous l'œil d'Olfa, elle-même porteuse d'un autre mentir-vrai, d'une vérité différente de celle de son



L'équipe du film « Les Filles d'Olfa » au Festival de Cannes 2023. @ arabesque.tn

propre vécu comme de celle de son incarnation, la mission de cette dernière, dont elle a réduit le mentir-vrai à un vrai mentir, tenait dès lors de l'impossible.

Le miracle est que le personnage d'Olfa et «sa» vérité en soient malgré tout sortis indemnes. Il aura fallu pour cela le grand talent d'actrice d'Olfa, qui partait il est vrai avec une longueur d'avance puisqu'elle n'avait aucun besoin de se distancer beaucoup d'elle-même. Elle l'a fait pourtant car Olfa n'est plus tout à fait la même Olfa depuis qu'elle a porté son histoire et celle de ses filles devant les medias, depuis qu'elle a plaidé sans succès la cause de ses aînées devant leurs geôliers de Sabratha, depuis qu'elle a peaufiné son récit, apprenant à insister sur les détails qui portent et à en oublier d'autres, pour mieux convaincre. Et c'est cette Olfa comédienne confirmée, même si elle ne l'est que d'un seul rôle, autant que la Olfa femme meurtrie, qui a pris le dessus dans l'interprétation de son personnage comme dans sa vie.

### Kaouther Ben Hania ou l'honneur de l'artiste

Kaouther Ben Hania conjugue, depuis «La belle et la meute» et «Zeïneb n'aime pas la neige», le documentaire et la fiction – ou plutôt la reconstitution – avec un bonheur certain. Le César 2024 du meilleur documentaire est très justement venu couronner sa virtuosité dans cet art où elle excelle. Lors de la cérémonie de remise des Césars, elle a témoigné, outre de son talent artistique, du courage de la parole et de l'engagement. Devant le public glamour réuni si loin de Gaza, où se déroule depuis quatre mois «le premier massacre en live-screen, en direct sur nos téléphones», à l'heure où «arrêter de tuer des enfants devient une revendication radicale», elle a – seule parmi des dizaines d'intervenants – osé appeler à ce que le massacre cesse. L'appel a été poliment salué par quelques timides applaudissements, car le «César de l'indignation» semble avoir été réservé cette année à la seule stigmatisation des prédateurs d'adolescentes, au risque de passer tous les autres crimes sous silence. Comme si entre deux horreurs il était possible de n'en dénoncer qu'une.

Mais qu'importe cette loi du spectacle, K.B.H. aura en obéissant à l'injonction de Paul Valéry inscrite au fronton du Palais de Chaillot, situé à quelques jets de pierre de l'Olympia, préservé l'âme de l'artiste qui par «son acte engage tout son être» et que «sa peine bien aimée fortifie».

### Mohamed Jaoua

Directeur de «Pristini School of AI»

(1) - alias Mohamed Walid dans la revue Adhoua



La réalisatrice Kaouther Ben Hania, ©cinematunisien.com

**Titre du film :** **Les Filles d'Olfa (banat Olfa)**

**Réalisatrice :** Kaouther Ben Hania

**Pays :** Tunisie – France – Allemagne - Arabie Saoudite

**Année :** 2023, 110 mn, documentaire, couleur

**Image :** Farouk Laaridh

**Son :** Amal Attia, Manuel Laval, Henry Uhl, Maxim Romasevich

**Décor :** Bessem Marzouk

**Maquillage et Costumes :** Anissa Ghelala

**Musique :** Amine Bouhafa

**Montage :** Jean-Christophe Hym, Qutaiba Barhamji, Kaouther Ben Hania

**Produit par :** Tanit Films, avec : Cinetelefilms, Twenty Twenty Vision

**Casting :** Hend Sabri, Nour Karoui, Ichraq Matar, Majd Mastoura, Olfa Hamrouni, Eya Chikahoui, Tayssir Chikhaoui...

#### **Synopsis :**

La vie d'Olfa, Tunisienne et mère de 4 filles, oscille entre ombre et lumière. Un jour, ses deux filles aînées disparaissent. Pour combler leur absence, la réalisatrice Kaouther Ben Hania convoque des actrices professionnelles et met en place un dispositif de cinéma hors du commun afin de lever le voile sur l'histoire d'Olfa et ses filles. Un voyage intime fait d'espoir, de rébellion, de violence, de transmission et de sonorité qui va questionner le fondement même de nos sociétés.

#### **Distinctions et prix :**

2023 : Sélection Officielle, Compétition, 76ème édition du Festival de Cannes 2023, Cannes, France.

2023 : Prix de l'Œil d'or (ex-aequo avec La mère de tous les mensonges).

2023 : Sélectionné pour représenter la Tunisie en tant que candidat aux Oscars 2024 dans les catégories «Oscar du meilleur film international» et «Oscar du meilleur documentaire».